

LE FINANCEMENT DE L'EUROPE AGRICOLE

par Serban Voinea

DANS la nuit du 10 au 11 Mai, les « Six » ont réussi à se mettre d'accord à Bruxelles sur le financement de l'agriculture des pays du Marché Commun. Ils ont accepté de payer une prime pour tout achat effectué en dehors de la Communauté. Cela constitue un avantage certain pour la France, la plus grande productrice d'aliments des « Six ».

Il n'est pas démontré que ce résultat n'ait pu être obtenu que grâce à la crise provoquée le 30 Juin 1965. Mais il est prouvé, une fois de plus, que ce n'est que grâce à la Commission dite Hallstein que le résultat a pu être atteint. M. Marjolin, qui a présidé cette fois la Commission (MM. Mansholt et Hallstein étant retenus par la maladie), a reconnu devant le Parlement de Strasbourg que si l'accord avait été possible, on le devait à l'esprit d'initiative et de conciliation de cette commission, car elle fut seule à agir dans un esprit dégagé de contingences nationales.

Les produits de la terre circuleront donc librement, et les produits industriels suivront bientôt. Les problèmes économiques qui se posent maintenant pour la France et les cinq autres membres de la Communauté Européenne n'en restent pas moins très difficiles. En effet, une fois l'accord sur l'Europe Verte réalisé, on doit passer à la « négociation Kennedy ». Il s'agit cette fois-ci d'abaisser le tarif douanier extérieur à la Communauté, d'affronter ensemble la concurrence mondiale, et tout particulièrement celle d'Outre-Atlantique.

Presse et économistes sont d'accord sur le point que le vieux monde ne pourra y faire face que grâce à une intégration très poussée. Partout s'accroît déjà, pour affronter la concurrence au sein du Marché Commun, un processus de plus en plus rapide de concentration économique. Il reste à démontrer qu'en ce qui concerne la concurrence américaine, un tel processus puisse aider l'Europe intégrée à faire face à la compétition.

Prenons quelques exemples. Les six plus grands producteurs d'acier de la Communauté Européenne (Italsider, Thyssen, Arbed, Usinor, Sideler et Hollandia) produisent ensemble un peu plus de 18 millions de tonnes par an. Une seule société américaine (United Steel) en produit plus de 23 millions. Les trois premières sociétés américaines (United Steele, Bethlehem et Republic) en produisent 43,5 millions.

La plus puissante entreprise industrielle des U.S.A. (et du monde), la General Motors, a réalisé, en 1964, 1.736 millions de dollars de bénéfices (8 milliards 675 millions de francs) ; l'American Telephone & Telegraph en a fait presque autant. Ni les « Six » ni les « Sept » ni tous ensemble ne sont de taille à mettre sur pied de tels géants. Quant aux ressources en capital dont disposent les Etats-Unis, elles sont proportionnellement encore plus grandes que cel-

les de l'industrie et du commerce.

Certes l'intégration est une nécessité, et même les Communistes ont commencé à reconnaître qu'il ne s'agit pas, dans ce processus, simplement de « monopoles » qui s'entendent pour accentuer l'exploitation de la classe ouvrière. Mais l'Europe ne devrait pas surestimer ses forces et répéter, dans le cadre de l'intégration internationale, l'erreur commise par la France dans le cadre européen.

Si les gouvernements et les économistes se penchent avec anxiété sur le problème de la concurrence, de l'intégration et des concentrations, ils négligent par contre un problème plus proche et plus lourd de conséquences — à savoir l'effet de l'intégration sur la situation de la classe ouvrière.

Déjà dans le cadre de la Communauté Européenne, des problèmes ouvriers se posent. La modernisation des appareils de production, les concentrations industrielles provoquent nécessairement des changements dans la structure de la main d'œuvre. Des dizaines de milliers d'ouvriers sont licenciés, d'autres doivent changer de lieu de travail, de profession, et accepter, surtout à partir d'un certain âge, une baisse de leur niveau de vie. Autant de paysans, sinon plus, doivent quitter les champs pour essayer de gagner leur vie comme manœuvres dans les centres industriels.

Ce n'est que grâce à la résistance de la classe ouvrière, disposant de puissantes organisations, que ce danger peut être conjuré. Il ne s'agit pas de s'opposer au progrès ; mais il ne s'agit pas non plus de revenir aux périodes où, à chaque crise de transformation tout le poids en était jeté sur les épaules de la classe ouvrière.

Il est bon que les aliments circulent librement sur un marché de 18 millions de consommateurs et que les produits industriels en fassent bientôt autant. A condition toutefois de ne pas oublier les hommes grâce auxquels tous ces produits existent.

Un crime del régime franquista poco conocido

El doloroso espectáculo de los silicóticos de las minas de carbón

OTRA VEZ LOS MINEROS

La inmensa mayoría de los españoles ignoran la tragedia de los mineros. Por ignorarla, cuando a éstos se les ocurre pedir aumentos de sueldo, un trato más humano, el respeto que están muy lejos de concederles los empresarios ; cuando se deciden los mineros a ir a la huelga, cansados de vivir de promesas e indignados por las condiciones laborales que las empresas mineras y el régimen franquista les imponen, no faltan los imbéciles que, tras molestarles las rebeliones de los trabajadores de las minas, no se les ocurre otra cosa que la de decir : « Otra vez los mineros. Esos nunca están contentos y son los que más ganan. » Entonces se habla de los fabulosos sueldos que ganan los mineros y no faltan los incautos, incluso en la expatriación, que citan los sueldos de quince mil pesetas y de hasta veinte mil pesetas al mes para los picadores. Naturalmente, los que se asombran de la combatividad de los mineros, desconocen que esos fabulosos sueldos, aun en el caso de que fueran verdad, son agudamente excepcionales y que en las minas de carbón no todos son picadores. Sobre 56.148 trabajadores que en 1964 trabajaban en el interior de las minas de carbón (es decir, no contando el personal administrativo directivo, ni los obreros que trabajan en el exterior de las empresas mineras), sólo 16.230 eran picadores. Había, pues, 39.915 otros mineros que no eran picadores y que no tuvieron ocasión de ganar los salarios de cuento de « Las mil y una noches » que se atribuyeron a los picadores.

Además, en el censo minero de 1964, que acabamos de citar, están incluidos todos los mineros de España, esparcidos por veintidós provincias y distribuidos en los cuatro sectores de la minería del carbón, esto es :

Obreros del interior

Antracita	11.608
Hulla	36.762
Lignito	7.311
Turba	467

Los sueldos fabulosos únicamente se ganan en algunas provin-

cias y en los sectores de la antracita y de la hulla. En los demás sectores y provincias no hay sueldos de fábula ni siquiera salarios decentes.

LOS BENEFICIOS DEL MINERO

En cambio, los mineros tienen unos beneficios que desconoce la opinión pública. Pocos trabajos son tan peligrosos como el de las minas de carbón. A esa peligrosidad hay que añadir las enfermedades profesionales. La más grave de todas ellas es la silicosis. Bastan pocos años de mina para obtener ese beneficio. Solo en dos cuencas mineras de Asturias, la del Caudal y la del Nalón, tienen actualmente más de seis mil trabajadores de la mina afectados de silicosis. Al-

millones de personas de toda índole cuando alimentan su hornilla con carbón para aderezar el cocido o para calentarse. Ignoran que ese carbón ha costado muchos pulmones, que se han acartonado y que nunca volverán a respirar normalmente. Por eso el señorito y muchas gentes, que compiten con el señorito en ignorancia, cuando los mineros van a la huelga, exclaman : « Otra vez los mineros. Esos nunca están contentos y son los que más ganan. »

UNA LABOR DURA Y UNA MUERTE PREMATURA

Son los que más ganan. Tanto ganan que acortan su existencia por lo bien que les ha ido en ella y por temor a que a la vejez todo se vuelva oscuro y triste. A los más venturosos les sucede precisamente eso : una vejez triste, oscura y angustiosa. Sujetos a pensiones irrisorias y bloqueadas y los que tienen lo que antes se llamaba la "bronquitis del minero" (hoy la silicosis) viven con el temor de morir ahogados o devorados por los bacilos de la tuberculosis.

Por estar bajo el peso de esa perspectiva, algunos han perdido el miedo y no han vacilado en salir a la calle y manifestarse públicamente, gritando su miseria y su angustia. No es sólo la penuria personal del pensionista, es la miseria de toda la familia. Es la rabia de haber perdido estupidamente la salud y envejecer prematuramente en una empresa que ha tenido como resultado engordar el dividendo de los accionistas de las Compañías mineras.

« Otra vez los mineros. Esos que nunca están contentos... », han agotado todos los recursos para hacerse oír. Empeño inútil. Los escritos de los silicóticos y de los retirados han ido al ministro de Trabajo, al ministro secretario, a los delegados del trabajo, a los alcaldes de los ayuntamientos mineros, a los obispos... En todas partes les dan buenas razones ; pero en ninguna parte resuelven el trágico problema de los pensionistas. En este número de LE SOCIALISTE publicamos uno de los documentos enviados. Manifestaciones, protestas, súplicas... No se han olvidado los Sindicatos ni se dejó de implorar, por parte de los creyentes, la intervención divina. Hasta ahora, ni Dios los ha escuchado. Les queda siempre el consuelo de la suprema justicia social del franquismo ; es decir, la dura labor realizada, la salud perdida, la vejez prematura y la muerte a corto plazo.

VANAS ILUSIONES

Bien está que se agoten todos los recursos que sean posible utilizar para hacerse escuchar ; pero es una vana ilusión creer que la "Santa Cruzada", la "providencial Cruzada", es sensible a la situación de los retirados y silicóticos de la minería. Ni es sensible ni encontrará jamás el valor de resolver esos dos graves problemas. Creer en la sensibilidad del régimen franquista y esperar de él la justicia social necesaria equivale a esperar peras del olmo. El régimen franquista se parece a la justicia social co-

(Pasa a la pág. 2.)

Las inquietudes del Opus Dei

¿ SERA VERDAD, como se dice, que el Opus Dei está inquieto, más que inquieto, asustado, ante el aire que toman las cosas en España ? No nos extrañaría. Pero hasta que apareció en el horizonte político español "La Santa Desvergüenza" del Opus, todas las desdichas de España las atribuían las izquierdas a la mano oculta de los jesuitas. Como las derechas culpaban a la Masonería de todas las desgracias de España. Ahora dejan en paz a los jesuitas para culpar al Opus Dei. Quizá exageren. Pero la verdad es que el Opus se ha dado tal maña a descubrir su juego sucio que, hoy por hoy, el pueblo español siente más odio por el Opus que por Franco. O por lo menos, para ser verídicos, el odio se lo reparten por igual el Opus y Franco.

Lo cierto es que ahora el Opus ha cambiado de táctica. Antes, cuando se atacaba al Opus en las personas de sus jerifaltes, llovían las protestas de los opusdeístas de menor cuantía que escribían cartas estereotipadas, tan torpemente hechas, que se veía habían sido confeccionadas en la misma madriguera. Ahora, no. Ha bastado que "Le Nouvel Observateur" publique un artículo descubriendo su ocupación política, cultural y económica de España por

el Opus, para que "Le Figaro" replique con una página en la que se inserta las declaraciones del propio fundador del Opus, Monseñor Escrivá de Balaguer.

Al decir de éste, el Opus no se ocupa de las cosas temporales, sino de las espirituales. Lo que hagan los opusdeístas es cosa personal de ellos y no de la Institución. Aunque el tanto por ciento de los beneficios —añadimos nosotros— vaya a las cajas del Opus. Para nosotros no hay duda. El que sea el propio Escrivá de Balaguer quien estime necesario salir de su silencio y no confiárselo a sus subalternos, es que van las cosas mal. De otra cosa también estamos seguros ; de la superioridad "precautoria" de los opusdeístas sobre los jesuitas. Estos no creyeron en el advenimiento de la República. Les sorprendió. Por eso se les pudo coger unos interesantísimos archivos. El Opus, aleccionado con lo ocurrido a los jesuitas en 1931, ha tomado sus medidas, poniendo a buen recaudo lo que les interesa salvar : dinero y archivos. La Santa Desvergüenza del Opus ha superado los maquiavelismos de los jesuitas. Ellos han sacado ya de España lo que les interesaba. Por si acaso.

R.

Voces de España

En Gran Bretaña : UNA POLITICA SOCIALISTA

Por Pedro Mir

SE VIENE abajo todo el entramado de los que defienden el "crepúsculo de las ideologías", ante la renovación admirable del pensamiento laborista inglés.

Harold Wilson y sus compañeros están realizando la ingente tarea de adaptar un partido, de más base doctrinal de lo que se piensa a simple vista, a las necesidades de la actual política inglesa. Pero esta táctica de renovación no es exclusiva, el gabinete de Wilson y los dirigentes del laborismo en general cuentan con otro precioso y esencial patrimonio: las ideas morales de fuerte raíz religiosa que caracterizaron siempre al fabianismo y una peculiar concepción del hombre, la sociedad y la democracia.

Muchos ingleses suelen decir: «Ahora todos somos clase media.» Y, en efecto, las clases medias, por obra y gracia del viejo socialismo inglés, suponen la casi totalidad de la población. Pero Wilson recuerda al Parlamento que todavía hay un 10 por 100 de personas que viven en la pobreza y que el control de la industria privada se encuentra, como las finanzas, en poder de unos cientos de personas.

Ahí está una de las graves dificultades del laborismo, la de haber heredado once años de política conservadora que sólo tendió a desmontar lo que llamaron "el corsé de Cripps", hombre extremadamente significativo en el gabinete de Attlee, y cuyos mejores trabajos, junto con los de Laski, fueron comentados hace muchos años en España por Julián Besteiro.

Es evidente que la política laborista de la postguerra tuvo muchos fallos. Pero también es evidente que realizó la restauración de un país en ruinas, descolonizó medio mundo y montó un sistema de seguridad social que sigue siendo el paradigma de todos los países civilizados.

Ahora se lucha contra la desviación excesiva de las inversiones hacia bienes de consumo, y Wilson traduce al lenguaje de la munición lo que supone esta actitud: la ausencia de inversiones sobre bienes de producción, la dolorosa regresión del sistema de seguridad social (sobre todo por lo que respecta al Servicio Nacional de la Salud), el progresivo abandono de los mercados internacionales en favor del mercado interior, el paro y, en fin, las repercusiones de este período de preferencias hedonistas sobre la delicada balanza de pagos británica.

El laborismo opone la planificación del sistema actual. Planificar supone adoptar una idea previa de lo que la planificación debe ser y un sistema de prioridades. ¿Cuáles son estas prioridades en las mentes socialistas inglesas? Crecimiento económico a través de la toma de conciencia de la posición británica en el mundo, preferencia de las exportaciones, organización de mercados, aprovechamiento al máximo del nivel científico y tecnológico inglés y defensa de la Commonwealth, ya que su existencia es esencial para la estabilidad de la esterlina.

Los planes laboristas son una rebeldía contra la decadencia de los Gobiernos de Macmillan y Alec Douglas-Horne. Las actuaciones parlamentarias de los diputados socialistas en los últimos cinco años son la mejor prueba de lo que decimos.

La planificación laborista es realmente económica y social—no planes indicativos y caricaturescos— y sus beneficios han de ser aplicados a un área nacional, no

meramente a un sector financiero; las grandes inversiones que han de operar la transformación inglesa, son inversiones en hombres, desarrollo científico y cultural. Su política de solidaridad nacional hace hincapié en las pensiones de las clases pasivas y la lucha contra todo género de pobreza. Sólo la política laborista de la vivienda merece un estudio completo y detenido que alguna vez haremos.

La planificación laborista se ejerce sobre una sociedad democrática y su política se asienta en la austeridad y el sacrificio presente para el progreso futuro. Esta política comporta una delicada operación de desmontaje de los controles monopolísticos privados sobre los puntos claves de la vida social y económica del país: la industria, el comercio, los medios de propaganda y difusión y la educación y todo esto con el Partido que ha profesado desde siempre su respeto por el Estado de derecho.

Analicemos, por encima, sólo dos puntos prioritarios de esta política: educación y vivienda.

Los laboristas condicionan la efectiva movilidad social a la extensión de su programa nacional de enseñanza. Partiendo de una crítica justa a la insuficiencia de la política de educación de los gobiernos conservadores, proponen la creación en gran número de escuelas polivalentes, que tienen una doble finalidad, extender la educación numérica, en cuanto al período educacional de los alumnos, y poner a las clases sociales en un contacto efectivo desde los primeros años de sus hijos.

Las críticas a las escuelas de enseñanza privada se centran en sus criterios selectivos: examen de ingreso a los once años, parcialidad dinástica, altos honorarios (algo muy semejante a lo que ocurre en la España franquista), criterios que son en definitiva un factor de inmobilismo social muy querido por los conservadores ingleses y los reaccionarios españoles. Wilson se refiere en más de un discurso a esta política de "apartheid" educacional. El plan incluye construcción de nuevas universidades y elevación del rango de enseñanzas técnicas especializadas.

Muy en conexión con lo expuesto está el pensamiento de contratos con equipos de investigadores con fines educacionales, como había hecho la administración conservadora con fines exclusivamente bélicos. La consecución de dicho régimen de contratación reduciría la emigración de muchos científicos británicos a los Estados Unidos, emigración tan cuantitativamente importante como dolorosa para la Inglaterra.

Igualmente ambicioso es el programa de construcción de viviendas y su manera de conectar al Gobierno con la administración local, lo que llevaría a una política de expropiación de suelos, de intervención pública de suelos y de créditos a los ayuntamientos, que evitarían la especulación capitalista desenfundada sobre solares y construcción para la venta en altos precios y haría posible el más óptimo planeamiento urbanístico. Algo de lo que tan necesitados estamos en España.

La planificación, el desarrollo de todas las posibilidades nacionales para el beneficio de todos los miembros de la comunidad, esa es la esencia del programa laborista: «Cada uno según su capacidad, a cada uno según sus necesidades.»

DE TODO UN POCO

EL SEÑOR Pemán, en "ABC", ha publicado un artículo analizando lo que va de padre a hijo, relacionándolo con el conde de los Andes, jefe que fue de servicios de la Casa borbónica. En ese trabajo se encuentra lo siguiente: «Porque hay que tener en cuenta que en esta década no sólo se ha verificado el traspaso hereditario de conde de los Andes a conde de los Andes, sino muchos otros de Pérez a Pérez y de Sánchez a Sánchez, que pueden todavía darnos muchas sorpresas y hasta sustos.» ¡Ya lo creb! Se nos figura que el señor Pemán está ya a punto de asustarse.

Va usted bien vestido; tiene aspecto respetable. Se lo creo. Pero, por si acaso, cuando tenga que ver con un triángulo que me interese, le mediré los ángulos. «Ese es un inglés. O bien dice el que pasa: «Pruébelo.» «Pues así y así.» «Bien me ha convenido usted. Ya lo sé para siempre.» Ese es un francés. Pero habrá uno que conteste: «Mire usted. Yo lo que le digo a usted es que tres ángulos de un triángulo valen lo que a mí me dé la gana.» Es de Trujillo, de este o del otro lado del charco.» No está mal, ¿verdad?

FIDEL CASTRO ha lanzado un nuevo y más violento ataque contra la China comunista. Felonía, traición, imperialistas, son frases escogidas para volcarse a los mandarinistas de Mao Tse-tung, «que se cree un dios», dice Fidel. Bueno, todo esto durará hasta que, de nuevo, llegue el arroz chino, a La Habana.

DON SALVADOR de Madariaga, que conoce el paño, esto es, a los españoles: «El porqué está en nosotros, los hispanos. Pasa uno y le dice a otro: «Oiga usted, los tres ángulos de un triángulo valen dos rectos.» «Bueno.

VEINTISIETE intelectuales soviéticos se pronuncian contra la rehabilitación de Stalin. Eso es algo nuevo, aunque todavía no nos fiamos.

Nuestros Grupos Artísticos

El «Tomás Meabe» en Toulouse

MONUMENTO a Franco en Tenerife. ¡Es lo que faltaba! Venen a un adhesivo en cada pueblo español. También le tuvo Romanones en Guadalajara, y hay que ver cómo acabó... Y Stalin en Hungría.

El Cuadro Artístico "Tomás Meabe", después de mucho tiempo sin actuar, se ha reorganizado con elementos jóvenes en su totalidad. Hizo su presentación en breves y discretas palabras Adolfo Iborra, su nuevo director.

DECLARACIONES de un ministro a un personaje extranjero: «Llevamos cinco años de crecimiento a un ritmo superior al de cualquier otro país europeo.» ¡Qué optimismo! Basta comprobar las estadísticas internacionales para comprobar cómo miente.

ACABAMOS de terminar la lectura de un libro, "De Canalejas a la segunda República", escrito por el señor Tapia, taquígrafo de los Cuerpos colegisladores, cuando España gastaba ese lujo. Está impreso en excelente papel, con sesenta ilustraciones que son una maravilla. Entre otras, hay dos fotos de Pablo Iglesias y de Julián Besteiro, verdaderamente insuperables. ¡Qué lástima! El texto es una birria. El señor Tapia he perdido el tiempo. Su libro no figurará en las bibliotecas de los historiadores. Ni en fechas, ni en nombres, ni en sucesos políticos se puede uno fiar. Al pie de la foto de don Miguel Villanueva, que presidió el Congreso muchos años, aparece Manuel Villanueva. Al que fue director de "El Liberal", Alfredo Vicente, le confunde con un yerno de Montero Ríos, un caciquillo gallego que se llamó Vicoletti, y que fue alcalde de Madrid... por imposición de su suegro. En fin, una verdadera pena, a pesar de estar ornado con fotos muy bien escogidas.

Francisco de HENARES

El doloroso espectáculo de los silicóticos de las minas de carbón

(Viene de la pág. 8.)
mo un huevo se parece a un paraguas.

o poniendo a trabajar a los hijos cuando han terminado la escuela primaria o antes de terminarla.

No hay otro camino ni hay otra solución que despertar la conciencia de los trabajadores. De todos los trabajadores y clavarles en la mente que no obtendrán justicia de este Gobierno ni de otro Gobierno de parecida naturaleza. La justicia social que tiene bien merecida el mundo del trabajo no viene del cielo ni la conceden los gobiernos capitalistas graciosamente. Hay que alcanzarla luchando por ella, sufriendo por ella, padeciendo cárcel por ella. Poniendo el mismo tesón y la misma fuerza viril que se pone en el trabajo para enriquecer a los empresarios. Es una lucha dura, es una batalla de todos los días, de una batalla que hay que organizarla metódicamente para no perderla ni malgastar la fuerza y la virilidad en minúsculas escaramuzas.

El Gobierno no tiene dinero para resolver esos problemas de sensibilidad social. No, los dineros del erario público hay que prestarlos a los empresarios, a los mismos que explotan inicuaamente a los mineros y no respetan las reglas de la policía minera, a los que se enriquecieron en los tiempos de las vacas gordas y son incapaces de salir de apuros cuando caemos en las vacas flacas. Se engorda a los gordos y se enflece a los flacos.

La hora del papeleo a las autoridades, endilgándoles respetuosas solicitudes y súplicas anodinas, ha pasado de moda. Ese método puede convenir a los que les gusta bailar y no usar los zapatos, a los que creen posible alumbrar una hoguera sin quemar leña, a los que tienen fe en la misericordia divina o esperan que se ablanden los corazones de los tiranos y las cristianas conciencias de los empresarios. Todo eso ha pasado y nos ha enseñado su completa inocuidad, su infecundia, su carencia de trascendente eficacia. Para probarlo ahí están los cementerios de los pueblos mineros, ahí están los ancianos y silicóticos que salen a tomar el páldo sol de Asturias y contarse entre sí sus angustias y sus miserias. Ahí están las esposas haciendo millares de economía doméstica para administrar 1.300 pesetas mensuales y dar de comer a una familia. Algunas veces hay más pesetas, otras veces hay menos pesetas; pero hay que vivir con lo que "haiga" o apurar los pocos años de vida que quedan procurándose un trabajo compatible

Ni siquiera los fondos de los montepíos laborales realizan su función social de solidaridad. No, es mejor que esos fondos sean empleados en forma de créditos, de acciones y obligaciones para que las empresas no falten de medios financieros. Que falten los pensionistas de medios de existencia, de una existencia digna, eso carece de importancia. Hay que salvar la economía y no hay que detenernos ante prejuicios sensibileros. Seis mil o veinte mil obreros más o menos no es un grave problema para la economía. Las madres proletarias de España siguen procreando asalariados en abundancia. Abastecen el mercado nacional y todavía sobra para enviar a la emigración exterior. Es una emigración rentable, oscurece el problema del paro forzoso y está haciendo la agricultura más productiva a fortiori. A fortiori está aumentando los amagos de tempestad social.

En el curso de la obra todos los intérpretes mantuvieron el interés de la comedia que desde el principio siguió el numeroso público que asistió a la Salle du Taur.

No, el régimen, la cristiana "Cruzada" no resolverá los problemas de la minería. Hay que resolver previamente una dificultad si queremos aperturar el camino de las soluciones. La dificultad es la Cruzada, ese es el problema previo, la dificultad mayor. Mientras viva la Cruzada vivirán las lacras sociales de la minería. El tiempo que se pierde en vanas ilusiones hay que emplearlo en acelerar la caída de los obstáculos que se oponen a la buena solución.

Se aplaudieron mutis y en los finales de cada acto, todos recibieron los aplausos que el auditorio complacido y como premio a su trabajo les otorgó. Al final de la obra, Manuel Simón nos habló de los escollos salvados y esfuerzos realizados hasta lograr su presentación el jueves 19 de mayo, para que pudiéramos pasar una tarde agradable, con "La Barca sin Pescador", de Alejandro Casona.

Madrid.

ACTIVA ESPAÑA

Nacionalistas vascos ante el Tribunal

Han comparecido ante el Tribunal de Orden Público de Madrid, el 17 de mayo, Agustín Bergareche, José Andrés Arregui, José Antonio Keuregui, Esteban Burgos y José María Arambarri, acusados de ser miembros de la organización nacionalista vasca E.T.A. y de haber distribuido propaganda ilegal. El principal acusado, José Ignacio Arenaza, no compareció, quedando aplazado su juicio. Para los demás encarcelados el fiscal pidió cuatro meses de arresto y 10.000 pesetas de multa por el delito de asociación ilícita y tres años de prisión y 100.000 pesetas de multa por el de propaganda ilegal. Los defensores solicitaron la absolución, quedando la causa pendiente de sentencia.

Y las juntas sociales del Sindicato de Espectáculos en la higuera

A partir del 1 de mayo ha entrado en vigor un decreto por el cual los artistas deberán pagar una patente fiscal que va de 500 a 2.000 pesetas. Si no hacen efectiva esta patente, no podrán actuar en ningún espectáculo público. El espectáculo puede ser incluso suspendido. Si no la pagan, tampoco podrán ser atendidos en sus derechos.

Aparte del hecho, injusto en sí, por discriminatorio en el particularismo de la actividad de los artistas, está el otro, mucho más sintomático, y que demuestra la inutilidad de los sindicatos oficiales: no se les ha tenido en cuenta para nada a la hora de redactar este decreto, destruyendo una vez más el mito de su representatividad y en tanto que organismos consultivos.

Claro, que no es esta la primera vez que ocurre algo semejante. Los sindicatos en España, una vez cobradas sus cuotas, ya no se preocupan de nada más. Si acaso, de mejorar el nivel de vida de sus dirigentes...

Más sobre el chabolismo

En la carretera general de Andalucía, cerca del cruce con la de Valdecañas, a muy pocos kilómetros de la Puerta del Sol de la capital de España, más de mil personas "viven" en lo que se llama "Pozo del Huevo" o "Los Polvorines".

En un centenar de chabolas, muchas de ellas consideradas al margen de la ley, construidas clandestinamente durante la noche, se cobijan emigrantes, andaluces y extremeños en su mayoría, con algunas familias gitanas. A esto se le llama el "Suburbio de San Francisco".

El traslado de emigrantes no obedece a un afán de cambiar por mejorar algo. Obedece a una necesidad vital. Es cuestión de vida o muerte. De vivir con bajos salarios y en viviendas insalubres o de no vivir en absoluto:

«Estoy seguro de que si Pablo Iglesias viviera, consideraría como discípulos predilectos a todos los afiliados que practicasen las máximas indicadas, y se consideraría dichoso por haber dedicado toda su vida a la educación de la clase trabajadora.»

LARGO CABALLERO

de morir de hambre. Y este morir de hambre, de ver la miseria instalarse en el hogar después de varios meses sin trabajo, obliga a la gente a marchar a la capital, a emplearse como peón en la construcción —aunque irónicamente esas construcciones sean nada más que para los ricos o los extranjeros con tal de asegurar un jornal, que aunque parco, permita llevarse un pedacito de pan a la boca y, sobre todo, a la de los hijos. ¿Qué importa que incluso en esas chabolas inapropiadas para vivir se esté en perpetua zozobra?

Porque con todo, esto no acaba aquí. Al hecho de malvivir en un lugar que cuando llueve no se puede salir por el barrizal que se forma, se añade el medio de comunicación más próximo es el Metro de Valdecañas, a tres kilómetros de distancia, sin hablar del "confort" interno de las chozas, con una o dos dependencias en donde se amontonan hasta diez o doce personas. Con todo esto, no hay nada seguro. Los funcionarios de la Urbanización acaban de decirles claramente que derribarán todas las chabolas que se construyan.

El problema es angustioso para las personas mayores. ¿Pero y para los niños? ¿Qué serán esos niños mañana? ¿Es esa una manera de hacer grande España? ¿O es que la Cruzada se hizo para eso?

Medidas tajantes

Al aproximarse las vacaciones, con el aflujo consiguiente de turistas, son muchos los ayuntamientos que toman, o intentan tomar, las medidas necesarias para que la población tenga el mejor aspecto posible.

Como en años anteriores por

esta época, el Ayuntamiento de Madrid se da cuenta de que son muchos los mendigos que deambulan por sus calles. Y quiere tomar medidas "tajantes" para la restricción de la mendicidad. A estas alturas no creemos que imiten a aquel que se segó la cabeza para que no le doliera, aunque las medidas que tomen tengan algo de análogo. El problema no está en recoger a los mendigos y ocultarlos para que nadie los vea. Son otras las medidas que hay que tomar para que la mendicidad deje de ser una plaga... no solamente durante el verano.

Pretenden, pues, recogerlos a todos. A los menores llevarlos a colegios especiales. A los mayores a centros de reeducación para el trabajo.

La solución quizá pudiera dar resultado de momento si se contase con suficientes colegios. No ya especiales, sino simplemente normales. Y si se contase con suficientes puestos de trabajo para los que salgan de la tal reeducación.

Pero estamos viendo, que lo que pretenden hacer con los mendigos es, primero ocultarlos vergonzosamente para que los turistas no sean molestados en su tranquilidad. Luego, los readaptados al trabajo quizá se les pueda sacar algún beneficio... enviándolos a Alemania.



Escándalo en la catedral de Barcelona

EL PROFUNDO malestar que reina en los medios católicos catalanes no ha hecho más que agravarse con la toma de posesión del nuevo arzobispo coadjutor de Barcelona don Marcelo González Martín. Las autoridades franquistas, falangistas, carlistas, ultrarreaccionarios de toda laya, quisieron hacer del acto de toma de posesión, celebrado en la catedral de Barcelona a las doce y media del jueves, día 19, una manifestación política. Existía el propósito de dar un trágala a los elementos más liberales y cristianos del clero catalán que se han puesto en vanguardia de la Iglesia posconciliar. Para ello convirtieron la catedral en un Montejurra integrista, con gritos y vivas estentóreos, con piquetes de "orden" provistos de porras, con sus corifeos del escándalo.

De distintos lugares de Cataluña se habían reclutado comparsas que llenaron la catedral dispuestos a chillar, no a orar; a hacerse oír, no a escuchar la voz del Evangelio; a participar en una concentración llena de pasión política, no en un acto de fervor religioso; a convertir la Casa de Dios en una Plaza de Toros. Y a fe que lo lograron.

En medio de esa atmósfera de feria, con los ánimos prestos a la jarana impía, presidido todo por altas jerarquías de la Iglesia y del Gobierno, mientras el Nuncio de Su Santidad en España, monseñor Antonio Riberi, pronunciaba unas palabras, un grupo de fieles osó entonar tímidamente las primeras estrofas del "Virolai" a la Virgen de Montserrat. Esa chispa es lo que esperaba la patulea franquista, bien asistida de policías de paisano, para dar rienda suelta a su brutalidad. Al fin podían justificar su presencia en el templo. Durante algunos minutos se impuso la violencia: los golpes, puñetazos, empujones, pisotones,

puntapiés y gritos histéricos se adueñaron de la catedral. Varios fieles, ensangrentados, en poder de los "comandos" franquistas fueron arrojados a la calle, de otros se encargó la policía que los condujo detenidos. Esta parte de la ceremonia también estaba presidida desde sus puestos de honor por altos dignatarios de la Iglesia y del Gobierno.

Después vino el discurso de monseñor Marcelo González, el nuevo arzobispo coadjutor, muy elaborado, que fue un hábil reto a los discrepantes. Porque lo interpretó como una arenga de combate y no como voto de misericordia; porque lo creyó un gesto de altivez y no de comprensión y humildad. La multitud franquista lo interrumpió continuamente con sus aplausos y vociferios. No queremos decir que ese fuera el deseo de monseñor Marcelo González, pero la trasnochada y repugnante demagogia que preconiza aún el "diálogo de los puños y las pistolas", ha sido bien servida. Quienes llenaban la catedral el día de la Ascensión no formaban una grey de fieles católicos, eran en su inmensa mayoría una masa dirigida a la que se le había ordenado hacer acto de presencia en una concentración política.

Monseñor Marcelo González debió estar advertido, o captar en la circunstancia la sociología de ese auditorio prefabricado. No fue así y perdió una oportunidad, solemne, de situarse, y hacerlo notar, por encima de la pasión de los que siguen considerando a la Iglesia, pese al Concilio, como el gendarme que guarda sus privilegios y como el juez condescente que absuelve siempre las injusticias. Con todo, esa gente fue a la catedral a escandalizar más su fidelidad al Régimen que a la Iglesia, a Franco que a Cristo.

Pero monseñor Marcelo Gon-

ESPIGANDO LA PRENSA

REGALAR una cosa es siempre signo de amor, de gratitud, de reconocimiento, de servicio prestado y, algunas veces, de compromiso contraído que hay que saldar con eso, con un regalo. Un cuadro, una figurilla, algún objeto artístico forman el repertorio de las cosas "regalables". El francofalangismo nos ha acostumbrado a otra cosa respecto a los regalos. A decir verdad, "regalos" no hay, bien que los motivos de "gratitud" y de "reconocimiento" a los servicios prestados" están siempre en vigor. Pero el regalo, tal como vulgarmente se entiende, no existe. El francofalangismo, como en tantas otras cosas de la vida pública, ha cambiado estas formas estrafalarias de recompensar y ha inventado la Medalla de la gratitud con la cual se recompensa —a partir del Caudillo para abajo— los servicios prestados a la patria. Así todos los organismos, entidades sociales, corporaciones, etc., etc, han recompensado al Caudillo y a al gún que otro ministro suyo con medallas unas veces con diamantes y otras... sin ellos.

Alcoy, en esto de los regalos, perdón, de "ofrecimientos" de una medalla por "gratitud", ha estado siempre en cola y parece que siempre ha hecho el ofrecimiento a regañadientes. Veamos. Sólo hace un año que el alcalde de Alcoy fue a entregarle al Caudillo una medalla en nombre del pueblo. ¿Se puede esperar veinticinco años para "ofrecer" una medalla por "gratitud"? Bien. Con retraso y todo, el Caudillo tiene la medalla del pueblo de Alcoy. Tan acostumbrados estamos a estas cosas que el francofalangismo ha inventado —eso sí, "con ambición de futuro"— que todo parece normal. Pero hemos aquí en una forma nueva de "regalo". Al ministro caudillal señor Fraga Iribarne se le ha regalado un trabuco. Sí, sí, un trabuco.

Alcoy celebra unas fiestas anuales que llaman de "Moros y cristianos". Con esto del turismo, el señor Fraga Iribarne ha declarado estas fiestas de utilidad turística y la Comisión festera, en signo de "gratitud", le ha regalado un trabuco. Y otro a su escudero (queremos decir a su subsecretario). Veamos cómo lo reseña el semanario "Ciudad", de Alcoy del día 3-V-66.

«Como anunciábamos en el número anterior, el subsecretario de Información y Turismo, don Pío Cabanillas, hicieron entrega las autoridades en la noche del día 20 del pasado mes de abril, de dos grandes trabucos, primorosamente labrada la madera de los mismos, uno para él y otro para el ministro del Ramo, Fraga Iribarne, como recuerdo de Alcoy, en cuyos cañones llevan grabadas las siguientes leyendas: «Soy de don Manuel Fraga Iribarne.» Y «Soy de don Pío Cabanillas Gallas». Los citados trabucos han sido construidos... etc., etc.»

Ya tiene el señor Fraga Iribarne trabuco. Ahora un pequeño desplazamiento a Córdoba o Ronda y que los jerarcas de allí le regalen un traje de contrabandista "typical spanish". ¿Qué mejor "ofrecimiento" para un ministro caudillal? Sin embargo nosotros nos preguntamos. ¿Es un trabuco "signo de reconocimiento" para un ministro caudillal? Nosotros conocemos bien a los alcoyanos. Sabemos la guasa y la ironía que siempre han empleado para determinadas cosas. Sin embargo nos permitimos insinuarles que lo que menos necesita un ministro caudillal es un trabuco. ¿Qué puede hacer con él que hasta ahora no haya podido hacer?

¿COMO se regodea "ABC" con eso de la encuesta de su colega "Madrid" sobre la Monarquía? Todos, todos los "encuestados", responden que lo mejor para España es la monarquía. Sí, es verdad que alguno... desbarra, pero en general todos están de acuerdo en la monarquía y los que no lo están, para sus lucubraciones, parten de las premisas del Movimiento. Ni antes hubo régimen ni españoles. Lo de antes era la anarquía y quienes vivían en España eran... la anti-España. De manera que es ahora y a partir de los estamentos proclamados por el Movimiento que se puede "encuestar". Los "encuestados" no son gentes cualquiera. Nada de eso. Y todos se regodean pensando en la monarquía "tradicional, católica, jerarquizada y social" que hará las delicias del "pueblo".

Pero vean ustedes por donde, "uno del pueblo" no "encuestado" por el periódico "Madrid" ha tenido la osadía de opinar. Y se fue a Barcelona a opinar. Barcelona siempre ha sido lugar de grandes y acertadas opiniones. Veán lo que dice el periódico "7 fechas" del día 26-IV-66, al respecto:

«Un joven arrojó un huevo contra el príncipe don Juan Carlos de Borbón durante la visita que efectuaba al Salón del automóvil. El agresor fue detenido inmediatamente, evitando así que pudiera seguir arrojando huevos de que iba previsto.»

Pero no es esto lo extraordinario. Lo extraordinario para nosotros es la "opinión" expresada contra el príncipe "tradicional, católico, jerarquizado y social". Ahí tiene el periódico "Madrid" y por carambola "ABC", un "encuestado sin encuestar". Y piensen esos periódicos que si los encuestadores encuestaran a todos los que tenían que encuestar, buenos encuestadores serían y al mismo tiempo sabrían la cantidad de huevos dispuestos para recibir a no importa qué príncipe y qué monarquía.

J. de RAVALET

«El progreso de las ideas depende mucho de las condiciones sociales, pero también de saber propagarlas y de la forma en que la propaganda se haga.» Pablo IGLESIAS.

A.

De la nueva emigración

Apostillas a una conferencia

He pasado un buen rato escuchando a un veterano compañero. Gracias al milagro de la técnica...

No puedo olvidar, ni me resisto a copiar, el siguiente párrafo que desde la primera vez que lo leí me causó profunda impresión.

alegre y peligrosamente despreocupada. Que aprendan a pensar por sí mismos, sin dejarse llevar por hombres brillantes...

Al mismo tiempo que yo he oído sus palabras un grupo de compatriotas, la mayoría de ellos indiferentes o desconfiados...

Y, como de costumbre, no quieren saber nada. Discuten, si viene a cuento, pero sin profundizar en absoluto.

Menos mal que al final de la charla el propio Saborit toca este tema y dice —y lo demuestra— rotunda y categóricamente que no es, ni mucho menos, pesimista.

Las decisiones del 10 de mayo último en Bruselas han sido saludadas como el verdadero comienzo de la era de las fronteras abiertas en Europa.

Como es natural, no podemos entrar en el detalle técnico de cuestiones bastante complejas y especializadas.

¿Dónde está la economía española en esta hora decisiva? Tenemos a la vista informaciones serias y recientes sobre el año 1965.

La balanza de pagos es de 140 millones de dólares. La tendencia se ha acelerado en 1966 y el déficit alcanza los 200 millones de dólares...

España ha progresado económicamente. Es seguro. Lo sorprendente es que, relativamente, haya quedado tan atrás.

Algunos tecnócratas españoles piensan poder participar, por carambola, a los acuerdos económicos europeos.

Vivimos horas graves. El llevar el país a la media europea podría ser para todos los españoles una tarea común y apasionante...

auci entiere... à la disposition des travailleurs de toute catégorie.

Jamais, cependant, ils n'ont cru la partie gagnée. Ils ne le croient pas encore. Voici des formules de leur programme actuel...

Leur originalité est de donner constamment à ces formules le maximum de sens concret.

Il subsiste, bien entendu, un parti libéral. Aux dernières élections, le premier a recueilli 13,7 p. c.

Inutile d'ajouter que les situations ne sont pas les mêmes que chez nous. L'Eglise luthérienne n'a jamais prétendu au rôle de puissance politique.

Malgré ces différences, nous pouvons prendre là-bas plus d'une leçon profitable. Les abstractions doctrinales ont fait place au réalisme organisateur.

BURDEOS

GRUPO DE ESTUDIOS "PABLO IGLESIAS"

"La Seguridad Social: Problemas de la hora y su evolución"

Sobre tan interesante tema de actualidad, y ante una gran asistencia de compañeros, pronunció recientemente en nuestra tribuna una brillante conferencia...

Todos los aspectos de primera importancia de la Seguridad Social fueron puestos de relieve por el compañero Richou...

Llamó la atención de la clase obrera sobre la necesidad de su mayor asistencia y preocupación hacia todos los problemas expuestos...

Hizo la presentación del acto el Secretario del Grupo de Estudios, compañero Pierna.

A. B.

V. P.

ACTIVA el mundo

ESPAÑA Y EUROPA

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous vous rendons simplement, en frères, vous rendre un peu des moyens que l'on vient honnêtement de vous ravir.
Georges BRUTELLE,
Secrétaire général adjoint de la S.F.I.O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituirlos, como hermanos, algo al menos de los medios que t'n vanosozosamente os acaban de quitar.
Georges BRUTELLE,
Secretario general adjunto de la S.F.I.O.

El Índice y la Santa Inquisición en versión soviética

Por JOBAGA

El régimen soviético no se ha sentido satisfecho con el mundo proceso contra los escritores Siniavski y Daniel. No le ha bastado condenarlos a penas injustas. Necesitaba probar, además, que le importaba muy poco el alud de protestas que suscitaban el proceso y las condenas. Para ello ha procesado y condenado a seis meses de "trabajo reeducativo" y retención del 20 por 100 de su salario semestral al crítico de arte Igor Naumovitch por el delito, el grave y nunca visto delito, de negarse a ser un delator; es decir, por no querer denunciar a la persona que le había facilitado las obras de Siniavski para leerlas.

No es extraño que el régimen soviético reaccionara tan injusto como duramente contra Siniavski y Daniel. Estos dos escritores tuvieron la osadía de publicar en el extranjero escritos impudicables bajo el régimen bolchevique, donde denunciaban las taras del paraiso soviético. Siniavski, por ejemplo, ha escrito esta terrible acusación: «A nuestro nuevo Dios no hemos sacrificado solamente nuestras vidas y nuestra sangre; le hemos sacrificado también nuestra alma blanca como la nieve, después de haberla ensuciado con todas las porquerías del mundo... A fin de que desaparezcan las cárceles, hemos construido nuevos presidios. A fin de que se borren todas las fronteras, nos hemos rodeado de una muralla de China. A fin de que el trabajo se transformara en un reposo, hemos instaurado el trabajo forzado. A fin de que no se vertiera nunca más una gota de sangre hemos matado, matado, matado.»

Los escritores son testigos de su tiempo. Es deber suyo testimoniar, acusar, denunciar. Pueden equivocarse, exagerar, deformar, pero la libertad del escritor entraña también el derecho de ser contradicho. La opinión pública necesita con frecuencia la sensibilidad del escritor para ver y sentir sucesos y situaciones, la-entras y vicios, errores y aciertos que no vería ni sentiría sin el testimonio del escritor, a veces solitario, incomprendido, pero no por ello menos vidente y acertado.

Lo necesita la opinión pública y lo necesitan los que dirigen el Estado, como el hombre necesita el diagnóstico del médico, la radiografía, el cardiograma y la análisis de los humores del cuerpo humano para conocer el estado sanitario de su organismo. El médico también se puede

equivocar en su diagnóstico o en la terapéutica, pero salvo en los casos de mala fe o de manifiesta incuria o incompetencia, a nadie se le ocurre castigarlo a estúpidas condenas de "trabajo reeducativo" o de otra índole.

Es cierto que la indole es, las más de las veces, fea e incómoda. La verdad es de la familia de los erizos de mar, hiera; la cera como las zarzas. Todo es cuestión de abrir bien los ojos y andar con tiento para que o no nos hiera o, si nos lastima, que no nos sorprenda excesivamente el dolor si quiera necesitemos, como el niño, quemarnos y padecer el dolor de la quemadura para que comprendamos que el fuego tiene o puede tener la virtud de causarnos dolor.

El dolor tiene valor pedagógico. Nos explicamos que los líderes soviéticos hayan sentido dolor al conocer la verdad, la verdad de Daniel y de Siniavski. Lo absurdo en este caso es que no hayan aprendido la lección y que reaccionaran ciegamente. A ningún enfermo se le ocurre agredir al médico cuando éste le dice que tiene una viscera averiada. Se lo agradece y se pone en cura.

El régimen soviético insulta y maltrata al médico y no parece ponerse en cura. En vez de curarse prefiere mantener el Índice y la Santa Inquisición; y, lo que es intolerable, mantenerlos en nombre del socialismo y de la revolución proletaria.

El beneficio o la plusvalía

EL CAPITAL no ha inventado —dice Marx— el plusvalor. Donde quiera que parte de la sociedad posee el monopolio de los medios de producción, el trabajador, sea libre o esclavo, tiene forzosamente que añadir al tiempo de trabajo necesario para su conservación, un exceso de trabajo destinado a producir los medios de vida para el propietario de los medios de producción. El trabajo de más, que excede del tiempo necesario para la propia conservación del trabajador, y la apropiación por otros de este trabajo en exceso, la explotación del trabajo es, en consecuencia, la característica de las sociedades actuales y pasadas presididas por los antagonistas de clase. Sólo a partir del momento en que el producto de este trabajo reviste la forma de plusvalía, en que el propietario de los medios de producción se enfrenta con el obrero libre —libre de trabas sociales y libre de bienes propios— como objeto de explotación, explotándolo para la producción de mercancías, sólo a partir de entonces, según la teoría marxista, tiene la característica indudable de capital.

En un trabajo anterior, publicado en estas columnas, "El beneficio del capital", decíamos que Marx distinguía el valor de uso y el valor de cambio de las mercancías y que la fuerza o capacidad de trabajo del obrero era considerada por el capitalista como una mercancía. Aquí estra la fuente de la plusvalía, o beneficio, y aquí está la explotación.

Escribe Marx en "El Capital": «El valor diario de la fuerza de trabajo se materializa, por ejemplo, en media jornada de trabajo, o lo que es lo mismo, porque los medios de vida necesarios para su producción cuestan media jornada de trabajo. Pero el trabajo ya realizado que la fuerza emplea y el trabajo vivo que puede producir, su coste diario de sostenimiento, su diario desgaste, son magnitudes absolutamente distintas. La primera constituye el valor de cambio, la segunda forma su valor de uso. El que

"Cette présomption fatale de puissance..."

La troisième bombe atomique chinoise a explosé, entraînant des retombées radioactives plus importantes que les deux précédentes. La puissance de l'explosion serait de 130 kilotonnes au lieu de 20, tandis que l'on s'interroge sur la nature exacte de l'engin qui serait intermédiaire entre la bombe A et H. L'analyse des retombées permettra d'en savoir plus long à ce sujet.

LA RADIOACTIVITE NE DISTINGUE PAS...

C'est assurément du Japon que proviennent les réactions les plus sincères à l'égard de cette explosion atomique atmosphérique. Il n'y a pas une radioactivité capitaliste et une autre communiste. Chaque explosion nucléaire entraîne d'implacables effets négatifs pour l'humanité entière. En choisissant, non sans motivation évidente d'ailleurs comme on le verra plus loin, de s'engager dans la voie de l'armement nucléaire, la Chine a perdu un vaste capital de sympathie parmi la masse des hommes et des peuples hostiles à l'effroyable aventurisme atomique. L'arme nucléaire est une arme de chantage contre les peuples, qui doit être dénoncée en soi. Soulever les masses contre le militarisme nucléaire nous semble en l'occurrence être la seule véritable voie révolutionnaire la plus sûre pour éviter la catastrophe finale.

DES ORFEVRES EN LA MATIERE

Cela dit, il faut convenir que les grandes puissances atomiques pour donner leçon de morale non nucléaire à la Chine. Le traité de Moscou autorise toujours les explosions nucléaires souterraines, techniquement nécessaires à la mise au point d'engins destructifs sans cesse plus perfectionnés. La grande presse singulièrement discrète sur ces explosions-là, qui se poursuivent pourtant à un rythme rapide, et elle l'a été non moins sur l'accident du Nevada, alors que de la radioactivité s'est répandue sur plusieurs Etats...

On verra enfin comment réagissent les «amis de la France» lorsque se produiront les prochaines explosions dans le Pacifique qui, en ces jours, émeuvent profondément les pays d'Amérique latine...

MULTIPLICATION DES DETONATEURS

Depuis 1945, il y a eu, selon des chiffres récents, 264 explosions nucléaires américaines, 144 explosions russes, 21 britanniques, 4 explosions atmosphériques, 4 françaises et 3 chinoises. La puissance nucléaire réelle, telle qu'elle s'exprime par le nombre des fusées intercontinentales, est, pour longtemps encore, pratiquement concentrée aux mains des U.S.A. et de

l'U.R.S.S. Les autres membres du «club» atomique, la France et la Chine, peuvent néanmoins jouer le rôle d'un détonateur. C'est précisément cette multiplication des détonateurs nucléaires à travers le monde qui rend la présente situation si inquiétante.

Toute une littérature sur la découverte frauduleuse des «secrets» atomiques, notamment par voie d'espionnage, se donne libre cours depuis de longues années. La vérité est beaucoup plus simple. A condition de posséder les savants nécessaires, la base industrielle indispensable et surtout d'y mettre le prix, l'arme atomique est à la portée d'un grand nombre de pays, où de pacifiques réacteurs nucléaires sont déjà en place... La conversion est facile à opérer, et si certains pays qui s'estiment menacés par leurs voisins (Inde, Moyen-Orient) ne l'ont pas encore décidée, c'est parce qu'ils savent que ce peut être fait rapidement.

Si le danger atomique n'est pas, comme par une sorte de consentement universel, isolé de tout contexte idéologique et des conflits régionaux eux-mêmes, si un accord rapide n'est pas réalisé entre les puissances nucléaires actuelles pour renoncer inconditionnellement à TOUJOURS les explosions, puis à bloquer les fabrications et à réduire sous le contrôle d'un organisme mondial les stocks qui existent, le monde glisse lentement vers la catastrophe. Le pire n'est pas dans le pessimisme: il est dans l'apathie dominante.

SE METTRE A LA PLACE DE PEKIN

Or, la clé du problème se trouve sans doute dans le genre de politique pratiquée à l'égard de la Chine. On peut trouver dans les déclarations passées et récentes des dirigeants de Pékin bien des propos qui indiquent une sous-estimation du danger nucléaire, et aussi bien des fanfaronnades qui ne font pas avancer d'un pas les causes qu'elles prétendent servir. Mais les actes de Pékin sont autre chose que le langage de propagande du parti communiste chinois, caractérisé aujourd'hui par une véritable franiesie à l'égard de l'U.R.S.S., laquelle déçoit d'évidentes déceptions.

Si la Chine effraye l'Occident avec l'image de la puissance potentielle qu'elle représente et par sa masse, ses possibilités et sa population (et nous nous refusons ici à toute démagogie facile et grossière comme on en trouve tant d'exemples dans la presse bourgeoise), comment ne pas comprendre que la puissance américaine soit inquiétante pour la Chine? Bases U.S. et invincibles armadas l'encerclent. Si la «sécurité» des Etats-Unis est dans le golfe du Tonkin et à Saïgon, où est la sécurité de la Chine?

Et comment ne pas se rappeler les antécédents historiques fâcheux de cette politique? Ne remontons pas au haïssable passé colonialiste, au temps d'une Chine exploitée sans vergogne par les puissances occidentales et livrée au pire capitalisme colonial. Mais il y a moins longtemps que l'aviation américaine transportait les forces armées de Tchang Kai-shek pour avancer les communistes — c'était en 1945 — et que Washington avait en Chine des proconsuls appelés Stilwell, Hurley, Wedemeyer... Les communistes chinois n'ont connu les Etats-Unis que sous le visage d'un ennemi.

Aujourd'hui, l'escalade au Vietnam s'effectue jusqu'aux frontières de la Chine, comme en

(Lire la suite en 7 page.)

PARIS

Extraordinario de «ACCION»

El Comité Departamental del Sena del P.S.O.E. ha editado un número extraordinario de su órgano de expresión "Acción". Este número ha sido realizado con la colaboración y ayuda de las Juventudes Socialistas.

La lectura del folleto es altamente interesante, pues en él se recogen los siguientes temas: ¿Qué es y qué piensa el Partido Socialista Obrero Español?; Esbozo histórico del Partido político de la clase obrera (P.S.O.E.); Doctrina y características del P.S.O.E. formuladas por Pablo Iglesias, Jaime Vera, Julián Besteiro y Francisco Largo Caballero; Posición política actual del P.S.O.E. Cierro con el discurso del compañero Arctamen Jimeno defendiendo el dictamen de la ponencia sobre problemas políticos en el último Congreso del Partido.

Su precio es de 1,50 fr., y los pedidos deben dirigirse, acompañando el importe a: P.S.O.E., 198, Av. du Maine, Paris-XIV.